

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Laurent Theillet, Stanley Péan

David Clerson

Numéro 130, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37291ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clerson, D. (2008). Compte rendu de [Laurent Theillet, Stanley Péan]. *Lettres québécoises*, (130), 37–37.

☆☆☆

Laurent Theillet, *Il paraît qu'il fait froid*,
Gatineau, Vents d'Ouest, 2007, 144 p., 18,95 \$.

Un réel fuyant

Le livre refermé, on se souvient du ventre blanc d'une anguille.

L*il paraît qu'il fait froid* met en scène des personnages en perte d'emprise sur le réel. Ils ont perdu le goût de vivre, ils ont peur sans savoir pourquoi, leur existence semble leur échapper... Laurent Theillet traduit cette difficulté d'être avec une écriture impressionniste porteuse d'images fortes. Plusieurs thèmes et motifs reviennent d'une nouvelle à l'autre, donnant de la cohésion à l'ensemble. Je pense, par exemple, au froid (qu'on ne ressent plus ou qui nous saisit à vif), au blanc (des dents, de la neige, de la peau d'un cadavre...) ou au monde marin (la violence d'une vague, une noyade, d'étonnants invertébrés...) qui sont chacun employés par l'auteur pour faire ressentir au lecteur la difficulté d'être de ses personnages.



Laurent Theillet varie habilement les styles, usant autant des phrases brèves et sèches que d'autres longues et fluides. Il a le sens du détail troublant et sait rendre étrange une scène du quotidien d'apparence banale. De toute évidence, il s'agit d'un auteur qui prend soin de travailler ses textes et pour qui chaque mot compte. Ses écrits souffrent toutefois de certains tics de langage. Je pense en particulier à l'emploi abusif de l'épanalepse et d'autres figures de la répétition : « Elle me dit que tout va bien. Oui, que tout va bien » (p. 22) ;

« Et puis ce jour est venu... Ce jour où il faisait si chaud. Ce jour où même les pierres semblaient se briser sous le soleil » (p. 48) ; « J'ai peur. Oui, j'ai peur » (p. 53) ; « On marchait sans se regarder, comme si on avait honte. Oui, honte » (p. 122), etc. Cela lasse et agace.

Parmi les meilleurs textes du recueil, on remarque « Le ventre du loup ». L'auteur y déploie un habile jeu d'images (un poisson éventré, le ventre blanc d'une anguille, un cadavre sur la plage...) qui s'accordent au déchirement intérieur du personnage. Cette anguille aperçue par un enfant offre sans doute l'image la plus forte du recueil, celle dont on se souvient après avoir refermé le livre :

Une fois j'avais vu quelque chose briller dans le cœur noir de la vase, j'avais senti le sang battre plus vite contre mes tempes, je m'étais redressé, raide sur la barrière, prêt à bondir et à fouiller le tas de boue, et j'avais vu la chose brillante s'agiter. J'avais compris tout de suite... Le ventre blanc et luisant d'une anguille, sa tête creusant la fange, cherchant un chemin vers l'ombre dans la profondeur de la vase. (p. 36)



☆☆☆

Stanley Péan, *Autochtones de la nuit*,
Montréal, La courte échelle, 2007, 240 p., 22,95 \$.

Écrire après le 11 septembre

Des récits noirs. Un monde décadent. Une écriture maîtrisée, pour une matière connue.

Le plus récent recueil de Stanley Péan s'ouvre sur la chute des *Twin Towers*, perçue par l'auteur comme une « leçon » (p. 12), une conséquence de notre « arrogance » (p. 11). Si on a pu se demander comment écrire de la poésie après Auschwitz ou de la science-fiction après Hiroshima, pour Stanley Péan, la littérature est l'unique issue après l'horreur : « Au moins savons-nous maintenant qu'au milieu des décombres de nos rêves barbares, dans la noirceur et la confusion qui s'ensuivent, une fois perdu le souvenir de nos langues natales, il nous resta comme *lingua franca* la poésie. Pour la suite du monde. » (p. 12)



Autochtones de la nuit propose une succession de récits noirs, dans la pure tradition du polar étasunien. Il s'agit de nouvelles à chute relatant des faits sordides (viols, meurtres, torture, etc.) où les moins nantis sont le plus souvent les victimes, et les criminels, des êtres profondément odieux. Ces textes (parfois un brin pédagogiques) portent en filigrane une certaine critique sociale, notamment du racisme et du sexisme, mais n'offrent que peu d'espoir : ici tout est noir, très noir. Ils sont entrecoupés de courts récits au propos plus intimes, qui traitent, avec une tonalité nostalgique, des ravages du temps, de l'effritement du sentiment amoureux, des amitiés et des amours perdues.

La prose de Stanley Péan est fluide et son propos, clair. Ses textes disent ce qu'ils ont à dire, mais n'étonnent pas en le faisant. On sait où l'auteur veut aller et on l'accompagne sans difficulté. Si le titre du recueil emprunte à une chanson de Serge Gainsbourg, les nouvelles qui le composent regorgent de références à la chanson française, au jazz, au rock et à la musique classique. La prose de l'auteur, souvent lyrique ou mélancolique, rappelle à bien des égards la chanson populaire. Si elle parvient, par ailleurs, à toucher les cordes sensibles du lecteur, elle le fait sans le déstabiliser, sans l'amener hors des sentiers battus. On demeure en terrain connu. L'auteur emploie de la sorte des images et fait usage de métaphores souvent convenues comme « L'obscurité était si dense qu'elle paraissait vivante » (p. 28) ou « J'avais rêvé qu'elle m'accueille comme une terre sèche qui espère de la pluie » (p. 152), mais qui, portées par une écriture rythmée et un réel sens de la narration, conservent un fort pouvoir d'évocation. S'agit-il, comme le suggère le prélude du recueil, de cette littérature réunificatrice qui survivra au chaos, à l'horreur et à la décadence ? On me permettra toutefois d'en douter.